

Les Chroniques des Sciences de l'Éducation

Episode 1 : Dans les coulisses d'une discipline en construction

Charlie Boidron

Avec la participation de
Bernard Sarrazy

2025-2026

Sommaire

Introduction.....	3
Partie 1 : Aux origines de la discipline.....	3
Partie 2 : Une Interview avec Bernard Sarrazy.....	6
Synthèse.....	13
Conclusion.....	14

Introduction

Les Chroniques des Sciences de l'Éducation : un podcast pour les étudiantes et étudiants en Sciences de l'Éducation et de la Formation, pour les futur·e·s étudiantes et étudiants, pour les curieux, les curieuses, et, pourquoi pas, pour les professionnel·le·s de l'éducation et de la formation. Un podcast pour mettre en lumière les objectifs et enjeux de la formation, pour produire du sens autour de cette discipline à la fois singulière et plurielle.

Que sont les Sciences de l'Éducation et à quoi servent-elles ?

Vous écoutez un podcast créé et produit dans le cadre d'un projet tutoré en première année de Master des Sciences de l'Éducation et de la Formation à l'Université de Bordeaux.

Bienvenue dans le monde fascinant et intrigant des Sciences de l'Éducation ! Je suis Charlie, votre hôte. Ce premier épisode est consacré à l'histoire de l'émergence de la discipline à Bordeaux et comprend une interview de Bernard Sarrazy, Professeur émérite de l'Université de Bordeaux en Sciences de l'Éducation et de la Formation.

Les termes "Sciences de l'Éducation et de la Formation" et "SEF" seront utilisés indifféremment à partir d'ici.

Partie 1 : Aux origines de la discipline

Au premier semestre de ma première année de Master, Marie-Pierre Chopin, Professeure des Universités à Bordeaux en Sciences de l'Éducation et de la Formation dispense un cours entier sur l'histoire de la discipline, comme introduction à celle-ci.

Il s'agit pour les étudiantes et étudiants d'entrer en contact avec une histoire de l'éducation, des sciences de l'éducation et de la formation, de manière à saisir les enjeux à se situer à cet endroit-là de la production de savoir, et cela sans être nécessairement inséré dans le monde de l'éducation au préalable. Il s'agit d'élaborer une réflexion sur sa posture en tant que futur spécialiste des questions d'éducation et de formation, de construire sa légitimité à les aborder et finalement assumer sa

place institutionnelle tout en portant un regard critique dessus. Il s'agit finalement de concevoir ce qui fait la spécificité de cet espace disciplinaire.

La Science de l'Éducation -au singulier- voit le jour à la fin du XIXème siècle, motivée par les acteurs à la fois scientifiques et politiques de la IIIème République, dans le but de soutenir l'École de la République (laïque, gratuite et obligatoire). En effet, l'ambition d'une école émancipée du giron de la religion, portée depuis la Révolution française de 1789, ne peut se réaliser sans mobiliser les moyens nécessaires. C'est pour enrichir la formation des enseignants, qui sont considérés comme les premiers relais de ces idéologies républicaines, que les premiers cours universitaires en pédagogie sont dispensés dans les écoles normales dès 1882. Ces cours prennent la forme de lectures expliquées et de discussions afin de mettre en dialogue les héritages d'intellectuels (philosophes et pédagogues) avec les réalités rencontrées par les enseignants sur le terrain.

La première chaire de Science de l'Éducation est créée en 1883 à la Sorbonne, à Paris. Elle est successivement occupée par Henri Marion, Ferdinand Buisson, et Émile Durkheim. D'autres chaires sont créées, notamment à Bordeaux, et attestent de la diffusion progressive de la discipline. En 1887, F. Buisson publie *Le Dictionnaire de Pédagogie et d'instruction primaire*, qui vise à rassembler les savoirs encyclopédiques et ceux produits autour de la pédagogie, à l'utilisation des enseignants, et qui sera re-publié en 1911 par E. Durkheim.

Le contexte historique du début du XX ème siècle -la première Guerre Mondiale- et la faible adhésion de la société à l'initiative ne permettent pas encore de rendre pérenne la discipline, et son épanouissement s'interrompt jusqu'au lendemain de la seconde Guerre Mondiale. La chaire de Science de l'Éducation à la Sorbonne est supprimée en 1917 à la mort d'E. Durkheim.

À partir de 1956 plusieurs colloques rendent compte d'une ferveur renouvelée pour l'innovation en Éducation en contexte de guerre froide : la course à l'armement concerne aussi les armes propres à la rigueur scientifique et à l'éducation. La massification scolaire de la fin des années 60 incite les acteurs des sphères scientifiques et politiques à prendre des décisions d'ampleur en matière d'éducation.

En parallèle, les idées de la *Pédagogie nouvelle* se diffusent et les instances de l'Éducation Populaire se formalisent : l'éducation devient un champ de recherche des sciences sociales et la société se tourne vers le projet d'une École Nouvelle. Il en découle une nécessité sociale de créer une discipline autonome, légitime à penser les questions de l'éducation, dont la diversité implique de se situer au croisement des disciplines des Sciences Humaines et Sociales : on parle désormais **des** Sciences de l'Éducation -au pluriel.

C'est donc assez naturellement qu'en 1967, la discipline des Sciences de l'Éducation entre dans le cursus universitaire des facultés de lettres de Bordeaux, Caen et Paris. Trois chaires sont fondées, par Gaston Mialaret à l'université Caen-Normandie, par Jean Château à l'université de Bordeaux et par Maurice Debesse à la Sorbonne. La discipline devient la 70ème section du Conseil National des Universités (CNU).

La nouveauté de la discipline limite les moyens humains en œuvre pour sa diffusion. À Bordeaux, la Faculté des Sciences de l'Éducation appartient alors à l'Unité Transversale de Recherche des Sciences Sociales et Psychologiques de l'Université de Bordeaux II.

La maîtrise en Sciences de l'Éducation, qui existe depuis 1967 dans l'Université française, est créée à Bordeaux en 1971, à peu près au même moment où se construit la future Association des Enseignants et Chercheurs en Sciences de l'Éducation (AECSE), dont le rôle est central pour la diffusion de la discipline et son institutionnalisation.

L'association en question est déclarée à la préfecture de Paris le 20 juin 1972, mais déjà en 1968 Mialaret, Château, Debesse et quelques adeptes organisaient une rencontre à Bordeaux pour échanger autour des Sciences de l'Éducation. En 1973, l'association compte une soixantaine de membres. Des rencontres sont régulièrement organisées entre professionnels des Sciences de l'Éducation pour mener des réflexions autour des enjeux de l'enseignement et de la recherche en éducation. Les membres de l'association s'occupent notamment de l'organisation des enseignements de leur discipline.

Finalement, dans le but d'en affirmer l'identité sociale, la discipline est renommée en 2019 *Sciences de l'Éducation et de la Formation* (SEF) par Brigitte Albero, qui a co-présidé l'AECSE entre 2005 et 2008.

Aujourd'hui, la Faculté des Sciences de l'Éducation et de la Formation (SEF) est une des 5 composantes (Unité de Formation et de Recherche - UFR) du collège des Sciences de l'Homme de l'Université de Bordeaux.

Les étudiants, professeurs et chercheurs qui ont traversé la formation, acteurs des Sciences de l'Éducation, sont les témoins de son histoire et les premiers vecteurs des valeurs instaurées par les fondateurs de cette discipline transversale qui prend forme -au présent- entre les murs de l'Université de Bordeaux.

Partie 2 : Une Interview avec Bernard Sarrazy

« Les sources orales sont sorties de l'ombre en histoire ». C'est ainsi que Bénédicte Girault, Maîtresse de conférence en histoire contemporaine à Paris, introduit le 164ème numéro de la revue *Histoire de l'éducation* (2025).

Parmi ces sources orales, le récit a une place particulière et il faut considérer "*la richesse de ce type de matériau pour une histoire de l'éducation attentive au vécu et aux paroles des acteurs*", nous disent Florence Giust-Desprairies et Jocelyn Ajchenbaum, en 2022, dans *Histoires d'enseignants. Paroles croisées de deux générations*.

Désormais des objets d'histoire légitimes, les récits peuvent servir à valoriser des expériences singulières d'un élément d'histoire.

Clara Communal et Elsa Langlois, deux anciennes étudiantes du master de SEF ont rencontré dans un café Bernard Sarrazy, Professeur émérite en Sciences de l'Éducation et de la Formation à Bordeaux.

Écoutons son récit¹ :

« Mon parcours n'est pas très compliqué, il est assez typique des enseignants en sciences de l'éducation de ma génération. Là, on en est à la troisième génération puisqu'elles sont nées en 68. Mon parcours, comme celui de pas mal d'instits à l'époque, dans les années 80 est marqué par le militantisme. Moi, je militais au GFEN. Ça vous dit quelque chose, GFEN ? C'est le Groupe Français d'Éducation Nouvelle. C'était un mouvement qui avait été initié par Henri Wallon, un grand psychologue français. Il était bien ancré à gauche et visait l'autonomie

¹ Les verbatims ont été légèrement modifiés pour une lecture plus fluide.

de l'enfant dans les apprentissages. On se réunissait régulièrement en Lot-et-Garonne à Agen pour lutter contre les inégalités scolaires, pour être plus performant dans sa pratique professionnelle, etc. Et donc j'ai eu l'idée de m'inscrire en sciences de l'éduc. Je n'avais pas de perspective carriériste. C'était vraiment par militance.

Il y avait deux types de publics en sciences de l'éduc. Il y avait des gens qui étaient assez carriéristes, qui venaient chercher une licence pour passer le concours d'inspecteur. Parce qu'ils ne voulaient pas rester instit. Nous, au contraire, on voulait rester instit. Et être... les hussards noirs de la République, porter très haut les valeurs d'égalité, de fraternité... »

Dans les années 1880, sous la III^{ème} République, « Les hussards noirs sont les combattants de l'instruction publique, ils vont s'efforcer de laïciser les écoles et essayer de convaincre la population des bienfaits de la laïcité tout en tenant compte du milieu dans lequel ils exercent » explique en 2020 Jérôme Krop, historien et professeur en SEF à Nantes Université, dans un épisode du podcast *Le Cours de l'Histoire* sur France Culture. Si Bernard Sarrazy n'est pas véritablement un hussard noir de la République, il partage l'engagement des fondateurs de la discipline.

« Alors, à l'époque, ce n'était pas le même découpage. Pour moi ça a commencé avec la maîtrise, qui était un niveau de sortie. C'est l'équivalent du M1 aujourd'hui. En maîtrise, le virus de la recherche m'a pris. Ça, c'est clair. Et ça m'a vachement intéressé. Donc du coup, j'ai poursuivi sur un DEA, l'équivalent du M2 aujourd'hui. Mais qui n'était pas un diplôme de sortie, le DEA (diplôme d'études approfondies). C'était une propédeutique à la thèse.

Donc, il se trouve que j'ai eu un très bon DEA et que mon directeur de recherche a accepté de me prendre sur un sujet sur lequel il ne connaissait rien du tout. C'était sur la question des inégalités dans l'enseignement des maths. Les didactiques étaient juste naissantes. Et puis, bon, bordelais, j'avais la chance qu'il y ait Brousseau. Après la thèse, j'ai pas mal collaboré avec Brousseau. »

Guy Brousseau est un didacticien des mathématiques. Il met au point la théorie des situations didactiques dans les années 70. Il fonde en 1964 un Centre de Recherche sur l'Enseignement des Mathématiques (CREM), à Bordeaux, alors que **les** Sciences de l'Éducation est une discipline naissante. Cette période correspond à l'émergence d'un réseau d'Instituts de recherche sur l'enseignement des mathématiques (IREM), largement inspirés du CREM de Brousseau.

En 1971, sur la même lancée, il crée le Centre d'Observation et de Recherche en Mathématiques (COREM), à Talence. Il fonde par ailleurs le Laboratoire Aquitain de Didactique des Sciences et Techniques (LADIST), qui accompagne le COREM. Il est à l'origine du concept de contrat didactique.

« Il se trouve que pendant la thèse, je travaillais sur le contrat didactique. Dans la thèse, il y a un passage obligé : c'est la revue sur l'état de la question. Et donc, j'ai relevé les manches et j'ai écrit un gros chapitre, à peu près 70-80 pages sur le contrat didactique, pour faire un historique et puis répertorier les divers usages qu'il y avait eu de ce contrat.

Et mon directeur de thèse, quand il a vu ça, il a dit « *Il faut que tu publies ça à la revue française de péda, une note de synthèse.* » Il y en avait 4 par an. Je me suis dit « *Il est fou, quoi.* » La RFP, c'était le Graal. Moi, j'étais même pas maître de conf, j'étais juste thésard. Donc je lui ai fait confiance, je l'ai envoyé, et puis quelque temps après, Hassenforder -c'est un sociologue du curriculum- m'a appelé et m'a dit « *C'est génial, ce que vous avez fait, je vous le publie. Seulement, il faut le réduire à peu près de moitié.* » Donc j'ai réduit mon texte, ça a été publié. Et là, bon, c'était la voie royale pour entrer à la fac. »

Bernard Sarrazy publie une note de synthèse sur le contrat didactique en 1995, à la Revue française de Pédagogie. Sa soutenance de thèse a lieu en 1996 et Brousseau y est convié. Sa thèse porte sur le contrat didactique en arithmétique.

« J'ai passé la thèse, et puis il y avait un poste qui se libérait, avec un profil qui était assez proche du mien, et puis j'ai été pris là-dessus, enfin... Comme je dis souvent, je reprends le mot de Coluche, « *On est souvent premier dans les concours de circonstances.* » Je veux dire, pour être maître de conf, il faut être bon certes, il faut avoir une bonne thèse oui, mais il faut arriver au bon moment.

Donc voilà, après 15 ans d'instit, je suis devenu maître de conf. Au bout de quelques années, j'ai passé une habilitation à diriger les recherches (HDR) et dans la foulée, il y avait un poste de prof qui se libérait, donc j'ai été prof. Et là, j'ai encadré une bonne vingtaine de thèses. Ouais, j'ai fabriqué une bonne vingtaine de docteurs. »

Bernard Sarrazy raconte l'émergence successive des laboratoires affiliés à la Faculté de SEF de Bordeaux. Il est personnellement impliqué dans la création des deux laboratoires actuellement actifs, le Laboratoire Culture Education et Sociétés (LACES) et l'unité de recherche Culture et Diffusion des Savoirs (CeDS).

« Au tout début, il y avait un labo science de l'éduc qui s'appelait IPPL (Innovation Pédagogique et Politique Locale). Bon, il fallait un labo parce que le rôle d'un labo c'est de former des doctorants. S'il n'y a pas un labo...qui porte mal son nom d'ailleurs, on devrait appeler ça... ça s'appelle, du reste, des équipes d'accueil, des EAs. Donc en Science de l'éduc, au tout début, il y avait IPPL, ce truc fantôme, mais qui permettait de former des doctorants. Après ma thèse, Brousseau m'a appelé dans son labo. Mon directeur de thèse m'a dit « *Vas-y, ton avenir il est là-bas, chez Brousseau, il est didacticien, tu vas te faire chier ici.* » C'est ce que j'ai fait. Et puis, il se ravise, il me dit « *Écoute, si tu es chez Brousseau, je viens.* » Il était prof, il était directeur d'IPPL. Il lâchait un truc et il venait. Il est venu avec un 3ème collègue, un pote à moi. Donc on était tous les 3, on déserte et on va chez Brousseau. Dans le premier laboratoire didactique au monde, etc.

Il se trouve que Brousseau partait à la retraite l'année d'après. Il y avait un autre directeur, c'était Rouchier, qui arrivait d'Orléans.

Donc le labo de Brousseau était à Bordeaux I, en mathématiques. Et... Brousseau ne s'était pas fait que des amis. Il a une personnalité extrêmement forte. Et le cadeau qu'ils lui ont fait pour son départ à la retraite, c'est qu'ils ont viré son labo. Donc tous les didacticiens de l'école bordelaise, qui était vachement importante, étaient dans la nature. Il se trouve que mon directeur de thèse qui était prof et qui n'y connaissait rien à la didactique a dit « *Si vous voulez, vous venez à la maison* ». Et on a apporté le labo de Brousseau ici, en sciences de l'éduc. Mon directeur de thèse, qui ne connaissait rien à la didactique, mais rien -il avait accepté de diriger ma thèse, mais qu'il n'avait pas dirigée, je lui serai redevable toute ma vie, il m'a fait confiance, mais il ne comprenait rien de ce que je faisais- s'est retrouvé directeur dans le labo de didactique, alors qu'il n'y connaissait rien. En co-direction avec Rouchier, celui qui était pressenti pour faire ça. Ça a créé le premier labo qui s'appelait le DAEST. Didactique -il fallait bien marquer les sciences de l'éduc- et Anthropologie des Enseignements Scientifiques et Techniques. Techniques, pourquoi ? Parce qu'il y avait un collègue qui était en didactique de la techno. Et puis après, il y avait des gens qui étaient en psycho ici, qui étaient de l'IUFM, qui bossaient en français. Et du coup on a rajouté un "L" à la fin, et c'est devenu Didactique et Anthropologie, des Enseignements Scientifiques et Langagiers, le DAESL, une équipe d'accueil. Et nous, on développait des thèses là-dedans. »

Dans un article publié en 2016 dans la revue d'*Éducation et Didactique*, Marie-Pierre Chopin rappelle que le laboratoire de Didactique et Anthropologie des Enseignements Scientifiques et Techniques (DAEST), est créé en 1996. Il est dirigé par Pierre Clanché, qui était le directeur de thèse de Bernard Sarrazy au même moment. Brousseau y poursuit ses activités.

Bernard Sarrazy poursuit son récit : au moment de la création du DAEST, il y avait 4 Universités bordelaises. Arrive le classement de Shanghai et le processus de Bologne, qui amènent le gouvernement français à pousser la modification de l'organisation des Universités françaises : L'Université Bordeaux II, dans laquelle se trouve la Faculté de SEF, est l'objet d'un regroupement avec d'autres universités bordelaises afin de remonter dans le classement, dans un contexte de compétition mondiale sur le plan de la connaissance.

« Et puis, il y a eu le vent de Bologne qui a soufflé, et de Shanghai. Vous savez, le processus de Shanghai, c'est l'évaluation des universités. Et c'est du quantique : ils regardent le nombre de thèses publiées, le nombre d'articles de très haut niveau, etc. Nous, on était Bordeaux II, on était avec les médecins. Et donc, il y a eu l'idée de regrouper les universités bordelaises pour faire masse, pour remonter dans le classement de Shanghai. Si on remontait, on était attractifs. Notre DAEST était beaucoup trop petit. Donc la direction de l'enseignement supérieur de la recherche a dit, « *Vous, à Bordeaux vous allez vous regrouper, il y a un labo à STAPS, il y a un labo en Anglais, il y a le labo de Debarbieux sur la violence. Vous vous regroupez.* » Sauf que c'était des traditions de recherche qui étaient très différentes.

Et donc ça a été la création du LACES. C'est nous qui avons trouvé le nom. Notre équipe. C'est le Laboratoire de Culture, Éducation et Société. Sur les quatre labos qui devaient se regrouper, il y en a deux qui étaient fermés, parce qu'ils ne bossaient pas. Ils n'avaient pas assez de publications, etc. C'est que la dotation, elle est plus conséquente si on est très bien évalué.

Ça a été hyper dur pour moi. Ça a été des années très noires. Je me suis battu pour m'arracher de ça et créer le CEDS. »

Toujours dans l'article de 2016, Marie-Pierre Chopin ajoute que « Le laboratoire deviendra DAESL en 2007 [une des quatre] équipe[s] interne[s] du LACES, puis ADS (Anthropologie et Diffusion des Savoirs). Les chercheurs issus de ce courant sont aujourd'hui réunis au sein du laboratoire Cultures et Diffusion des Savoirs (CeDS) de l'Université de Bordeaux. » (p.13).

Le CeDS est labellisé en 2015 et conserve l'orientation anthropo-didactique qui s'était développée dans les autres unités de recherche, sous l'impulsion de Bernard Sarrazy. Marie-Pierre Chopin en est actuellement la directrice.

Mais alors Bordeaux, Caen, Toulouse... est-ce que c'est la même chose ? Sous l'influence de l'AECSE, produit-on les mêmes savoirs partout en France en Sciences de l'Éducation et de la Formation ?

Le choix des enseignements et des programmes de recherche se fait par les enseignants-chercheurs qui exercent à la fois dans le département de formation et dans le laboratoire de recherche. L'orientation de la formation est donc étroitement liée à celle de la recherche.

Bernard Sarrazy dresse le tableau de la formation à Bordeaux :

« Oui, ici, il y a des spécificités locales. Alors, en fait, ça dépend des profs. La différence entre le prof et le maître de conf, c'est que le prof -qui a la même fonction, les mêmes régimes d'enseignement- peut encadrer des thèses. Et donc, ils ont des champs de recherche. C'est eux qui vont donner la coloration au département.

La première coloration de Bordeaux, c'était très clairement le freudo-marxisme. La responsable, c'était Geneviève Lombard, qui était agrégée de philo au départ. Les premiers, souvent, n'avaient même pas de thèse. Elle n'avait pas de thèse. Elle était agrégée de philosophie, Gilles Dumas aussi était agrégé de philosophie. Ils avaient un statut de maître de conf, mais ils n'étaient pas maître de conf. Enfin, si, ils étaient considérés comme des maîtres de conf, mais ils n'avaient pas de thèse qui pouvait justifier cette position-là. Et là, c'était très marqué par la psychanalyse. Bordeaux était hyper réputé là-dessus. Il y avait donc Geneviève Lombard qui était responsable du quatrième groupe (le quatrième groupe chez les freudiens en France, c'est le groupe de référence). Enfin, c'était une très grosse pointure dans le champ. On avait Jean Darriet également, qui était un des grands spécialistes de Mélanie Klein. Donc, Bordeaux était hyper marqué par ça. Ça a été une première période. Enfin, ça et les sciences du langage, avec Wittwer, avec Clanché... Donc, ça, ça a été la première coloration, première génération.

La deuxième génération, c'est la mienne. Et là, ça a été marqué avec Debarbieux sur les violences scolaires. Ils étaient deux ou trois à travailler sur ces questions-là. Et Bordeaux était étiqueté, si on veut, soit il y avait d'un côté Debarbieux, qui avait son labo et qui travaillait sur les questions de violences scolaires, soit il y avait le truc de Clanché avec moi, sur les didactiques. Ça a vachement démarré sur les didactiques, mais pas prises au sens de l'ESPE, de l'IUFM, pas sur *comment former*, mais prise d'un point de vue anthropologique. Donc, ça a été très marqué par l'anthropo-didactique, anthropologie didactique, jusqu'à grosso modo, mon départ à la retraite.

Aujourd'hui, je dirais que c'est plus bariolé. Il y a Mazet, qui est sur les problématiques d'insertion, enfin, de formation, secteur RH. Et Chopin, elle, je l'avais vraiment formée à l'anthropo-didactique pour sa thèse, sur les questions en didactique des mathématiques. Mais comme elle était danseuse, je lui ai dit, « *Ça serait intéressant que tu prennes ce champ-là et que tu ailles regarder un petit peu, faire fonctionner l'anthropo-didactique là-dessus.* » Elle a dévié un petit peu sur la question d'enseignement artistique, même pas un petit peu, beaucoup. Luc Robben, c'est un historien et il travaille sur le punk. Vous ne le voyez pas cette année puisqu'il a un détachement au CNRS. Avec Christophe, aussi, on continue à travailler sur les questions de formation, d'enseignement, de pédagogie universitaire, etc.

Ça, ça a été la deuxième grosse influence. Soit enseignement, formation, dans les secteurs du soin ou dans les secteurs de l'école, avec la question des inégalités scolaires d'un côté, et puis de l'autre côté les questions de violences scolaires.

La troisième génération, c'est la vôtre. C'est celle que vous connaissez, vous la caractérisez.

Et donc, Bordeaux était connu pour ça, pour revenir vraiment à votre question. En lisant un article -souvent c'est anonyme, quand on vous demande d'expertiser un article- je savais d'où il venait. Nous, c'était très théorie des situations -la première théorie qui va théoriser les phénomènes didactiques- de Guy Brousseau, qui est considéré comme le père des didactiques, et qui était bordelais. Donc on était biberonné à la théorie des situations. Donc théorie des situations, c'était Bordeaux. C'est clair.

Il n'y a pas eu vraiment d'événements majeurs. Vous savez ce qui va faire évoluer un département et donc une formation ? C'est le recrutement. Un recrutement peut changer vachement d'orientations dans un département. Un recrutement ou un passage au niveau prof. Pourquoi ? Parce qu'il va donner des directions, impulser.

Ce qui marque vraiment c'est l'arrivée d'un nouveau collègue qui va apporter avec lui des nouveautés. Alors ça peut être bien et pas bien. Ça peut avoir des effets positifs ou négatifs. Pourquoi positif ? Parce que ça apporte de l'oxygène. Ça permet d'entrevoir d'autres perspectives, d'investiguer d'autres champs. Un champ artistique, par exemple. Mais en même temps, on est un tout petit département. Il est minuscule, notre département. Et du coup, ça crée la dispersion.

Donc les événements majeurs, ça a été, je pense, des recrutements. Des recrutements qui ont ensuite donné des orientations, des identités bordelaises. »

La méthodologie de recherche adoptée est elle aussi sujette aux mêmes influences que le contenu des enseignements.

« Ça aussi, c'est lié au prof. Moi, j'étais très quali-quant. Je disais -ma phrase préférée- qu'on ne peut pas faire du bon quantitatif si on est pas très bon en qualitatif. Pourquoi ? Parce que quand on compte -le quanti, c'est compter, on va compter et comparer- oui, mais on compte quoi ?

Moi, ma méthode c'était ça. Dans toutes les thèses que j'ai dirigées, il y avait forcément du quanti à un certain moment. Est-ce que c'est significatif ou pas significatif ? On va prendre une décision. Mais en amont, il y avait vachement d'ethnographies, de quali.

Sur toutes les thèses que j'ai dirigées, on disait « *On reconnaît la patte de Sarrazy là-dessus.* » La méthode n'est pas première. Ce qui est premier, c'est le sujet. Et c'est le sujet qui va déterminer la manière d'être fait, la manière d'être abordé. C'est ça, la méthode.

Quand j'ai dirigé le labo pendant quelques années, j'aimais à dire -j'aimais bien cette formule- « *Au CEDS, on n'est pas clonique, mais clanique.* » Alors on n'est pas clonique, au sens où... mes thésards, ils ne me ressemblent pas. C'est pas un clone de Sarrazy. Tu vas vivre ta vie, quoi. Donc on est clanique. Pourquoi ? Parce qu'on a les mêmes bannières de ralliement. On a des objectifs communs, des sensibilités communes, et en cela, on constitue un clan, mais on n'est pas tous pareils.

Enfin... En termes strictement d'archives, les traces, c'est les thèses qui ont été dirigées ici. J'ai laissé quand même une trace importante, à la fois sur les méthodes que j'avais choisies, sur les types de sujets et surtout, j'ai laissée l'anthropologie didactique. »

Synthèse

Que sont les Sciences de l'Éducation et à quoi servent-elles ? Un premier élément de réponse repose sur l'histoire de la discipline. À ses prémices elle se positionne en regard de l'école, puisqu'elle est motivée par le début de l'instruction publique.

Elle est désenclavée de l'institution scolaire et de l'enfance à la fin des années 60, au moment de son inscription dans les cursus universitaires français. Rien d'étonnant à cela puisqu'à ce moment-là le champ de recherche de l'éducation se voit élargi à d'autres domaines que l'école.

La transformation du nom de la discipline en 2019, qui intervient dans un contexte politique et social de renforcement des droits quant à la formation tout au long de la vie, argue bien en faveur de ce désenclavement.

Ces conclusions font naître de nouvelles questions, par exemple, en distinguant éducation et formation dans le nom de la discipline, ne circonscrit-on pas l'éducation à l'école ?

Ce qu'il faut comprendre ici, c'est que l'identité de la discipline est en négociation, en partie du fait de la jeunesse de cette dernière, mais surtout car sa mise en œuvre en tant que champ de recherche implique de porter sur elle un regard épistémologique.

La création de plusieurs formations en France atteste de la diffusion de la discipline. Ces instances ont en commun une partie de l'histoire, et, enchâssée dans celle-ci, leur propre histoire.

Puisqu'à l'Université les enseignant·e·s sont aussi chercheur·e·s, et que la recherche oriente le contenu de la formation, c'est au niveau des objets d'étude et des méthodologies de recherche qu'on observe la distinction d'une faculté en particulier.

Le récit de Bernard Sarrazy est un témoignage précieux pour comprendre la spécificité de la formation à Bordeaux. Les profils des enseignants-chercheurs qui ont traversé la formation sont déterminants pour sa "coloration". Le passage de Bernard Sarrazy à la Faculté de SEF de Bordeaux laisse en héritage l'utilisation d'une approche anthropologique de la didactique, accompagnée d'une méthodologie mixte. L'ensemble des thèses qu'il a dirigées ici en sont les garantes.

Conclusion

Chers auditeurs, chères auditrices, cet épisode touche à sa fin. Je vous remercie d'avoir écouté ce tout premier épisode d'une -je l'espère- longue série.

Je vous invite à prendre connaissance du livret à télécharger, qui reprend l'ensemble des éléments abordés ici. Le second épisode de ce podcast est à paraître prochainement et j'espère vous y retrouver.

Je remercie chaleureusement Mr Sarrazy pour son temps et sa participation, Mme Chopin pour ses recherches précieuses et toute l'équipe éducative de la Faculté de SEF qui nous a accompagnés dans la mise en œuvre de ce projet. Je remercie également Yanis Brier pour le prêt de matériel et le reste de mes ami·es, pour leur soutien indéfectible.

Je vous laisse sur une phrase de Paul Ricoeur issue du Tome 3 de son œuvre
Temps et récits : « Les récits sont les gardiens du temps. »